

Sur le salaire au travail ménager

Si vous habitez dans le quartier Saint-Louis à Montréal, vous avez sans doute reçu au printemps dernier cette lettre manuscrite (!) d'une femme « de ménage » qui offrait ses services à nous « ménagères » parce que femmes : « Mesdames... Je suis la femme qu'il vous faut, pour veiller à la propreté de votre maison... » Elle m'arrivait en pleine rédaction d'un mémoire sur la production domestique, avec en prime le numéro de LVR traitant justement du salaire au travail ménager. Et comme par hasard, la lettre faisait mention d'une expérience de quatre ans en « entretien ordinaire » : cette femme excluait très probablement les tâches identiques faites pour le compte d'un mari, d'un chum, d'enfants. Par un curieux tour de passe-passe, un travail se transforme ainsi dans le cadre familial à la fois en un acte d'amour (maternel, romantique ou autre) et en un devoir féminin. Le même geste devient naturel, normal et... gratuit : un don de soi, franc et sincère, suprême jouissance !

La femme qui cherche à gagner sa vie en faisant des ménages se perçoit comme partie dans la négociation d'un horaire, d'un salaire, etc. Mais chez elle, elle perd toute possibilité de marchander ses conditions de travail. Les sentiments et le code civil la contraignent et l'enchaînent aux travaux ménagers, tout en n'accordant à ces derniers aucune reconnaissance sociale.

Les prochaines statistiques nous apprendront qu'une femme sur deux est salariée. Les ménagères seraient-elles une espèce en

voie de disparition ? Je ne le crois pas, les femmes continuant à accomplir de nombreuses heures d'un travail toujours plus déqualifié. Par ailleurs, cela me semble correspondre aux divisions qui s'opèrent aujourd'hui entre les femmes : d'un côté les « émancipées » et de l'autre les « aliénées ». Des ménagères-mères-et-épouses se sentent dépréciées et méprisées par tous et toutes, dont les « féministes ». Des militantes ont du mal à aborder la question du travail ménager sans ressentir un avilissement ou une humiliation — je suis d'ailleurs toujours étonnée par les appareillages bien rangés des copines ; ce qui n'empêche qu'aussitôt après la bise viennent invariablement le *neregarde pas la maison c'est tout à l'envers*. Règle générale, ça suffit à me convaincre que chez moi c'est invivable ! Au fait, plus j'y pense (au ménage) et moins j'en fais : faute de temps ou refus des normes ?

À mon avis, il est impossible d'en finir avec les différentes formes de l'oppression et de l'exploitation des femmes sans en attaquer la légitimation la plus insidieuse, le travail ménager non-salarié. Ce dernier est le noeud de l'infériorisation et représente par là même le lieu susceptible de réunir (réconcilier) deux catégories de femmes qu'on oppose de plus en plus, les salariées et les non-salariées.



La revendication du salaire au T.M. peut être une base d'organisation des femmes. Parce qu'elle s'adresse à l'État, elle rend évident l'aspect socio-économique (et comptabilisable) de la production domestique, qui ne peut plus dès lors être perçue comme une affaire privée.

Cependant elle néglige selon moi un interlocuteur : le sexe masculin. La majorité des femmes cohabitent avec un homme et vivent les rapports entre les sexes comme des rapports interpersonnels. On oublie que la famille nucléaire, patriarcale et monogame fait de l'homme un être tout à fait intéressé dans la division sexuelle du travail. Andrée Michel⁽¹⁾ note qu'en se mariant un homme fait deux fois moins d'heures de production domestique alors que la femme en fait deux fois plus ! Dans ce contexte, il me paraît difficile de compter sur une réelle solidarité masculine dans la revendication du salaire au T.M. C'est pourquoi il faut dégager en des termes féministes nos propres conditions d'un tel salaire, et les imposer au capital, à l'État mais aussi au sexe masculin.

Il ne s'agit pas de réduire nos exigences à celles des moins radicales d'entre nous mais de développer une conscience de sexe véritable qui dérive du travail ménager. Pour ce faire, il importe d'identifier la place des hommes dans le processus de notre infériorisation, ce qui amènera à réduire l'oppression des femmes dans la cuisine ou la chambre à coucher.

DIANE BÉLISLE

1/Andrée Michel, LES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ MARCHANDE, PUF. 1978.